

Le livre

« Elle m'a dit dans ma langue, en russe : "Ne bouge pas d'ici." C'était un ordre. Puis elle est remontée en voiture, elle a démarré et elle a disparu dans le noir. J'ai obéi. Je n'ai pas osé bouger. J'étais paralysée de peur. Sur la place, il n'y avait que moi. Toute seule. Qui étais-je ? »

Regina vient d'Ouzbékistan. Son père a été assassiné sous ses yeux, sa mère a décidé brutalement de fuir en Europe. Mais la jeune réfugiée veut croire au pouvoir de la mémoire, croire en un monde meilleur...

L'autrice

[Béa Deru-Renard](#) est née à Liège en 1962. Elle a toujours eu envie de lire et d'inventer des histoires. Elle en raconte beaucoup à ses trois garçons, sa petite fille et aux adolescents qu'elle rencontre. Et ils sont nombreux car elle est professeur d'histoire dans un lycée. Son expérience professionnelle est par ailleurs très riche puisqu'elle a travaillé dans différents domaines tels que la recherche universitaire, la délégation commerciale, l'édition et la publicité.

Béa Deru-Renard

*Toute seule
loin de Samarcande*

l'école des loisirs

11, rue de Sèvres, Paris 6^e

*À Regina et Kristina,
à Ayan
(mais aussi à Jack).*

*Un malheur n'est jamais merveilleux.
C'est une fange glacée, une boue noire, une escarre
de douleur qui nous oblige à faire un choix :
nous y soumettre ou le surmonter.*

Boris Cyrulnik, 1999

1

Quand je suis arrivée, c'était la nuit. Une nuit éclairée par une lune jaunâtre à peine voilée d'un pâle brouillard.

La voiture s'est arrêtée sur la grand-place. Les portières ont claqué dans le silence de la ville endormie.

Clac ! Clac !

J'ai eu peur que ça ne réveille tout le monde. Je suis sortie de la voiture. La dame qui conduisait m'a poussée brutalement sous un arbre immense dont j'ignorais l'espèce. Je n'en avais jamais vu de pareil. Elle m'a chuchoté des mots dans l'oreille. Elle m'a dit dans ma langue, en russe : « Ne bouge pas de là. »

C'était un ordre.

Puis elle est remontée en voiture, elle a démarré et elle a disparu dans le noir.

J'ai obéi. Je n'ai pas osé bouger. J'étais paralysée par la peur.

Sur la place, il n'y avait que moi.

Toute seule.

Qui étais-je ?

Une jeune fille loin de chez elle, abandonnée au pied d'un grand arbre inconnu.

Mais encore ?

J'étais incapable d'en savoir plus, car mon cœur assourdissait mes pensées. Il battait comme un tambour dans l'impressionnant calme nocturne.

Bam ! Bam ! Bam !

Je me suis dit une nouvelle fois que tout ce bruit allait réveiller les gens.

Bam ! Bam ! Bam !

Ça s'emballait dans ma poitrine.

Je ne savais plus qui j'étais.

Du bout des doigts, j'ai frôlé un médaillon que je portais autour du cou : une main de Fatima, puis j'ai serré très fort une figurine en plastique à l'effigie de Superman qui se trouvait dans ma poche. Je savais que ces deux talismans me protégeaient, qu'ils étaient mes deux grigris contre le mauvais sort, mais j'ai quand même senti mes jambes flageoler. Doucement je me suis laissée glisser contre le tronc de l'arbre de

la place et je me suis retrouvée assise là où il y avait un peu de mousse verte et tendre, dans le creux formé par deux grosses racines qui affleuraient. Un souvenir est alors remonté du fond de ma mémoire : je me suis rappelé l'arbre du jardin de mon grand-père, un mûrier millénaire, sous lequel on l'écoutait raconter des histoires. Cela m'a apaisée, mon cœur a cessé de cogner comme un fou.

*
* *

J'adorais les dimanches chez grand-père Takvor, quand il racontait les légendes d'Arménie à toute la famille. C'était un rituel incontournable et indispensable. Le père de ma mère vivait seul, ayant perdu sa femme des années plus tôt, et il avait besoin de réunir les membres de sa famille chaque semaine.

Tout le monde venait : mes oncles et tantes, mes cousins et cousines. Personne n'aurait raté cela. C'était chaque fois une journée agréable avec les gens que j'aimais. Il n'y avait pas que les dimanches, on passait aussi toutes les fêtes ensemble : Nouvel An, anniversaires, le 8 mars : la fête de la Femme, Noël et surtout Pâques. Ces jours-là, mes grands-parents paternels, ainsi que mes oncles et tantes du

côté de mon père qui habitaient en ville, venaient nous rejoindre à la campagne, près des montagnes. Nous formions une vraie tribu. C'était très rassurant pour moi, qui étais fille unique.

Dans le magnifique jardin de grand-père, tous les enfants, petits et grands, s'installaient sur le *tapchan*, cette plate-forme de bois où l'on étend des matelas de soie et des coussins. Là, à l'ombre du mûrier, nous écoutions grand-père Takvor raconter ses histoires en vieil arménien. Nous comprenions parfaitement cette ancienne langue, mais ne la parlions pas car notre langue maternelle, c'était le russe.

J'adorais écouter les sonorités de l'arménien, plus douces et plus délicates que celles de la langue russe. Et puis mon grand-père parlait bien, les mots qui s'envolaient de sa bouche formaient une mélodie fluide et harmonieuse. Hélas, grand-père Takvor devait s'interrompre souvent. Il était pris régulièrement de quintes de toux glaireuse qui lui déchiraient la gorge et l'obligeaient à rejeter de gros crachats jaunâtres et ensanglantés dans un pot en terre cuite. C'était dégoûtant, bien sûr, mais qu'y pouvait-il ? Grand-père Takvor était malade, il souffrait de tuberculose, qui le rongait petit à petit et lui avait donné

un teint soufré de malade éternel. Il avait contracté cette maladie pulmonaire dans sa jeunesse, quand il était pêcheur et qu'il habitait encore à l'autre bout du pays, au bord de la mer d'Aral. Il nous avait raconté que cette mer était l'un des endroits les plus pollués du monde, qu'elle s'asséchait d'année en année, car elle était perpétuellement corrodée par le sel et surtout par la pollution. Il disait que l'eau de la mer d'Aral était chargée comme nulle part ailleurs de déchets, de nitrates, d'exfoliants et de pesticides. Il disait aussi que l'air de cette région était lourd de particules de DDT, que les poussières étaient radioactives et que la mer disparaissait peu à peu, qu'elle se transformait en désert de sable et de sel. Il accusait les hommes d'en avoir signé l'arrêt de mort car ils avaient détourné les cours d'eau qui l'alimentaient pour la culture intensive du coton. Heureusement, lui avait eu la chance de déménager avec toute sa famille vers une vallée plus accueillante. C'est là qu'il était devenu jardinier et que sa tuberculose avait miraculeusement cessé d'évoluer.

De la bouche de grand-père Takvor s'écoulaient de l'or et du sang.

D'un côté, je l'admirais, de l'autre, il m'effrayait.

Tous les enfants le respectaient et le craignaient en même temps.

Quand nous allions, chacun notre tour, l'embrasser pour le saluer, la palme du courage revenait à celui qui oserait jeter un coup d'œil dans le pot en terre plein de crachats répugnants.

J'avoue que je n'ai jamais gagné.

Quoi qu'il en soit, grand-père Takvor illuminait nos dimanches. Ses étranges yeux jaunes brillaient dans la sinuosité des rides de son visage buriné par le soleil et asséché par la maladie. Il disait :

– Mes petits, souvenez-vous, souvenez-vous toujours des histoires que je vous raconte. Écoutez-les bien. Elles sont la richesse de notre famille, de nos existences. Ce n'est pas un trésor que je cache et dont vous hériterez à ma mort, c'est un trésor dont vous pouvez disposer dès aujourd'hui et dont il faudra prendre soin toute votre vie. Promettez-moi de ne pas oublier.

– C'est promis, grand-père, c'est promis !

Il fallait promettre.

C'était important pour grand-père Takvor. Toute sa famille avait été chassée d'Arménie, il y a longtemps, très longtemps, alors qu'il n'était pas encore né. Mais il avait promis à son grand-père, et

son grand-père à son grand-père, de transmettre de génération en génération les légendes arméniennes.

– Et pour être sûr de n'en perdre aucune, répétait grand-père Takvor tous les dimanches sur un ton solennel, je veux que chacun de mes petits-enfants veille sur l'une d'entre elles en particulier.

MA légende était celle de la reine Anahide.

Quand les premières phrases de cette histoire s'échappaient des lèvres de grand-père Takvor, je me pétrifiais, telle une statue, pour en mémoriser et en apprécier tous les mots. La légende commençait ainsi :

– Un jour de chasse, tandis que le prince Vatchakan cherchait l'eau et la fraîcheur d'une fontaine, son regard croisa les beaux yeux noirs d'Anahide, une bergère.

Grand-père me regardait en souriant. Il savait que je l'écoutais, mais il savait aussi qu'aux premiers mots de la légende je cherchais et je trouvais immédiatement le beau regard noir de mon cousin Dikran. Dans nos yeux d'enfants, il y avait de petites lumières qui s'allumaient subitement et se croisaient comme des étoiles filantes dans un ciel d'été. C'était un moment magique mais éphémère, car mon grand-père continuait à raconter et Dikran

se mettait toujours à faire le singe. Sans doute parce qu'il était mal à l'aise. En tout cas, c'était ce que j'espérais. Je me disais qu'il ne voulait pas avouer son intérêt pour une fille devant les autres cousins. Dans le secret de mon cœur, c'était ce dont je me persuadais. J'avais raison car j'ai eu la preuve de son amour.

C'était un jour où il faisait très chaud, étouffant, plus de 45°C. Mais même par cette chaleur, grand-père Takvor racontait sous le mûrier. Nous avions de l'eau et nous partagions de grandes tranches de délicieuses pastèques que cultivait grand-père et qui faisaient sa fierté. Nous mordions à pleines dents dans la chair rouge de la pastèque, c'était très rafraîchissant.

Grand-père avait commencé l'histoire d'Anahide.

Comme d'habitude, il me souriait.

Comme d'habitude, mon regard s'était planté dans celui de Dikran.

Comme d'habitude, mon cousin s'était mis à faire le pitre.

Il s'amusait à lancer des pépins de pastèque sur la tête des autres enfants. Au début, nous écartions les projectiles d'un geste de la main, comme on chasse les mouches, mais bien vite plusieurs d'entre nous se sont fâchés après Dikran.

– Dikran, arrête! Tu nous gonfles! Ce que tu es pénible! T’es lourd!

Dikran s’en fichait. Il a continué jusqu’à ce que grand-père Takvor intervienne. De sa voix de stentor, il s’est écrié en russe :

– Vaurien de Dikran! Prends garde à toi! Fiche le camp! Avant que je t’attrape et te mette la tête entre les deux oreilles. Valeureux soldats, mettez-vous en chasse!

C’était un message codé de la part de grand-père.

Dikran savait qu’il devait détalier comme un lapin et que tous les cousins allaient partir à sa poursuite dans le village. C’est ce qui s’est passé ce jour-là.

La chasse à l’homme a duré longtemps et pas de trace de Dikran.

Où pouvait-il bien se cacher?

C’est alors que je me suis souvenue de la grotte : un ancien lieu saint de l’islam, un *mazar*.

La grotte se situait à flanc de montagne, à la sortie du village. Nous l’avions découverte l’été précédent, Dikran et moi. Ce n’était qu’un trou creusé dans la roche, mais j’avais entendu dire que c’était un lieu magique. Mon amie Layla, qui est musulmane,

m'avait raconté qu'il y avait beaucoup de grottes aux vertus extraordinaires et sacrées dans la région. Elle tenait cette information de la bouche de sa grand-mère, qui transmettait en secret sa religion à tous ses petits-enfants.

D'après mon amie, la grotte que nous avions découverte était encore un lieu de pèlerinage clandestin pour les fidèles qui souffraient d'un chagrin d'amour. Quand on se recueillait dans la grotte et qu'on adressait sa supplique à Dieu, on ressortait soulagé de sa peine. Si on souhaitait que l'amour soit partagé et perdure, il ne fallait pas oublier de nouer un lambeau de tissu à la branche de l'un des arbres situés à l'entrée de la grotte. Et il y en avait quelques-uns, de ces bouts de tissu – certains aux couleurs passées, d'autres plus récents – qui battaient dans le vent comme autant de désirs et de promesses d'amour éternel...

Tout à coup, c'était devenu évident dans mon esprit : Dikran ne pouvait être que là. Je ne m'étais pas trompée.

Tous les autres cousins avaient abandonné la poursuite depuis longtemps et avaient rejoint grand-père. C'est donc seule que je me suis dirigée vers la grotte. Seule et légère. Vêtue d'une petite robe

jaune safran. Pieds nus dans la poussière ambrée du chemin. À un moment, j'ai trébuché dans les pierres. Je me suis foulé et écorché la cheville. Un peu de sang a perlé sur ma peau, mais je n'ai pas fait machine arrière, j'ai avancé en claudiquant un peu.

Mon cœur était prêt à exploser dans la chaleur et l'éblouissement de l'été.

Quand je me suis approchée de l'entrée de la grotte, une pluie de pépins de pastèque s'est d'abord abattue sur moi. Je me suis protégé la tête avec les bras. Je me souviens que je riaais. Je jubilais.

– Arrête, Dikran, je t'ai trouvé. Tu es fait comme un rat. Ha! Ha!

Mon cousin n'a pas répondu.

Soudain, une main m'a happée vers l'intérieur et m'a collée contre le mur de pierre.

Nous n'avons rien dit.

Nous haletions et nos respirations résonnaient en écho contre les parois de la grotte. Puis Dikran a déposé un baiser sucré sur mes lèvres et...

Il s'est enfui. Très vite.

Je suis restée là un moment, complètement interdite, avec un petit goût de pastèque en bouche. La douceur du baiser et la brûlure de l'écorchure irradiaient lentement sous ma peau. Dans la fraîcheur

de la grotte, je frémissais de plaisir et de douleur en même temps. En quittant la grotte, j'ai détaché le ruban rouge qui retenait mes cheveux et je l'ai noué à la branche d'un arbre. Le bout d'étoffe flamboyait dans la lumière estivale.

Sur le chemin du retour, je boitais. Ma cheville avait gonflé.

Mais j'ai eu la chance de croiser Roustam.

Roustam était le grand frère de mon amie Layla. Il était beau comme un soleil. J'osais à peine le regarder.

Ce jour-là, il promenait son chien dans une brouette.

Ce n'était pas une blague : Roustam promenait vraiment son chien dans une brouette !

– Mon pauvre cabot a la patte cassée, m'a-t-il expliqué le plus naturellement du monde. Alors je lui fais faire un petit tour. Et à ce que je vois, tu ne vaux pas mieux que lui. Grimpe dans ma brouette, je vais te reconduire.

Je n'ai pas osé dire non. Je ne pouvais pas dire non à Roustam. Il m'impressionnait. C'était la première fois qu'il m'adressait vraiment la parole. Il ne m'avait posé aucune question. Roustam était comme ça. Il vivait l'instant présent.

J'ai regagné la maison dans cet étrange attelage, à côté d'un chien blessé, mais très affectueux. Il n'arrêtait pas de me donner des coups de langue. Roustam rigolait. Il était torse nu et des gouttes de transpiration glissaient sur sa peau dorée. J'étais éblouie par son rire, sa beauté, sa simplicité. Il ressemblait à un dieu.

Nous étions une famille très pieuse.

Chez grand-père Takvor, au-dessus d'un petit autel, il y avait une icône de la Sainte Vierge. C'était une très belle image. Marie était auréolée d'or et embrassait doucement son bébé. Je passais des heures à la contempler pendant que grand-père faisait le catéchisme aux enfants, en secret. C'était ainsi dans toutes les familles arméniennes que je connaissais : il fallait se cacher pour prier, car le culte orthodoxe avait été interdit dans les républiques soviétiques, comme toutes les autres religions, du reste.

Ce que j'aimais le mieux, c'était chanter. Nous les filles, nous revêtions un voile blanc et nous chantions les Psaumes ensemble à la lueur dorée des bougies. Cela donnait le frisson. Les garçons nous regardaient comme si nous étions des apparitions.

À ce moment-là, Dikran ne faisait plus l'imbécile. Il me regardait d'un air béat. D'ailleurs, un jour,

après les chants, il s'est faufilé tout à côté de moi et m'a soufflé dans l'oreille :

– Toi, je t'épouserai quand je serai grand.

J'ai rougi, je lui ai souri et j'ai dit :

– Mais on ne peut pas épouser sa cousine.

Il a répondu en me faisant un clin d'œil :

– Pff! On ne le dira à personne.

*
* *

C'était terrible de penser à tout ça. Cela me semblait si loin. Comme si j'avais vécu ces moments dans une autre vie. Les avais-je seulement vécus? N'avais-je pas tout inventé? Ces souvenirs m'appartenaient-ils?

Soudainement, au pied de l'arbre inconnu, dans la nuit étrangère, j'ai douté de la réalité de mon existence et de la lucidité de mes pensées.

Une question comme un signal d'alarme a affolé mon esprit : qui étais-je? Étais-je vraiment la fille qui venait d'évoquer son enfance? Quelle preuve en avais-je? Je regardais autour de moi et je n'en voyais aucune. Peut-être étais-je en train de rêver? Où se trouvait la réalité?

Je me suis pincée pour savoir si j'étais réelle, si j'étais faite de chair et d'os. Je l'étais car ma peau a

frissonné dans la fraîcheur du soir. Je possédais bien une enveloppe charnelle, mais cela ne m'a pas rassurée : qui étais-je au fond de moi ?

J'ai regardé vers le ciel infini, le plus haut possible, cherchant à me révolter les yeux afin de voir qui se cachait à l'intérieur de mon corps, mais je n'y suis pas parvenue. Mon regard embué de larmes s'est heurté à la lune qui brillait faiblement d'un sourire moqueur. Elle me narguait de toute sa hauteur : elle me renvoyait l'image d'une toute petite personne perdue au milieu de nulle part.

Qui étais-je ? La question ne me quittait pas.

J'ai humé l'air ambiant, m'attendant à ce que les parfums de la nuit me murmurent quelque subtil secret concernant mon identité, mais je n'ai senti que l'odeur du tronc humide contre lequel j'étais appuyée.

J'ai tendu l'oreille, à l'affût des bruissements du vent dans le feuillage, espérant qu'ils m'apportent des paroles d'apaisement sur la raison de ma présence en ce lieu, mais le vent ne soufflait pas et seuls les battements d'ailes des papillons de nuit froissaient le silence.

Qui étais-je ?

Je touchais, je voyais, je sentais, j'entendais, mais

je doutais encore de mon existence. Il me restait à y goûter. C'est ainsi qu'instinctivement j'ai porté mon pouce à mes lèvres. Comme un bébé, je l'ai sucé un peu. Mystérieusement, la chanson douce que me chantait ma mère quand j'étais petite m'a caressé le cœur. Alors ma voix s'est élevée, fragile, dans la nuit. Je l'ai entendue, je l'ai reconnue et je me suis souvenue d'une autre partie de moi-même.

où ses collègues seraient ouzbeks, russes, tadjiks et même kazakhs et où ils se battraient ensemble pour faire respecter les droits de l'homme en Ouzbékistan. Elle participerait à l'élection d'un ou d'une présidente aux idées démocratiques qui multiplierait les actions sociales et économiques en faveur de la diversité. Elle irait souvent au cimetière de la colline fleurir la tombe de ses parents et celle de ses grands-parents enterrés côte à côte. Elle retrouverait son cousin Dikran, devenu ingénieur, fraîchement revenu d'Amérique. Il s'activerait à la construction d'un grand barrage qui devrait élever le niveau de la mer d'Aral. Elle se marierait plutôt deux fois qu'une avec Roustam : une fois selon le rite orthodoxe, une fois selon le rite musulman. Et son Superman la conduirait sans aucun doute à la fête... en brouette. Elle ne quitterait plus Layla, son amie de toujours. Enfin, elle irait écouter avec ses enfants, sous le mûrier millénaire, les légendes de grand-père Takvor, devenu centenaire, afin de ne pas oublier.

© 2019, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition Médium+ poche
© 2011, l'école des loisirs, Paris, pour la première édition
© 2019, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition numérique
Loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications
destinées à la jeunesse : mars 2019

ISBN 978-2-211-22702-5